



JP

État d'âme

JPLPublications

Chipie, une histoire sans bruit

Il était une fois Chipie, une petite boule de poils au regard vif et au caractère bien trempé.

C'est en novembre 2017 que Chipie est arrivée dans notre famille, par un heureux hasard.

Depuis une semaine déjà, je constatais chaque jour que le couvercle de mon fût à compost était ouvert, alors que je prenais soin de le refermer après y avoir déversé les déchets quotidiens. Intrigué, mais sans plus, je n'y prêtais pas davantage attention.

Un après-midi, je vis débouler sur la terrasse un petit chat tout rabougri, d'une maigreur anormale, tenant dans sa gueule un os de poulet. Je tenais enfin la coupable : l'ouvreuse de couvercle à compost. En me voyant, cette pauvre bête se mit à miauler très fort. Sa gueule grande ouverte, son cri était presque déchirant. Je n'avais jamais vu un animal dans un état pareil. J'ai compris qu'elle demandait de l'aide. Elle criait famine.

Pour parer au plus pressé, je me suis précipité vers le réfrigérateur. J'ouvris une boîte de thon, déposai un bol d'eau à côté, puis me retirai à l'intérieur de la maison. Depuis la fenêtre de la cuisine, j'observais son comportement. La boîte fut dévorée en un rien de temps, puis elle s'en alla.

Pensant ne plus la revoir, je n'y prêtais plus attention. Mais le lendemain, la revoilà, miaulant de nouveau, avec un peu moins d'intensité. Je compris alors qu'elle réclamait à manger. Je lui donnai un reste de poulet et une gamelle d'eau.

Je tentai de m'en approcher pour l'appriivoiser, mais ce chat était très craintif, presque sauvage. Ayant déjà eu des chats, je remarquai, à sa physionomie, qu'il s'agissait d'une femelle.

Le même rituel se répéta chaque jour. J'achetai des croquettes et la nourrissais toujours sur la terrasse. Une semaine plus tard, elle entra dans la maison et découvrit son nouveau foyer.

Je cherchai à connaître son passé. Cette petite chatte ne devait pas avoir plus de vingt-quatre mois, peut-être moins. Son gabarit, marqué par le manque de nourriture, rendait difficile toute estimation précise de son âge. Les questions demeuraient sans réponse, mais un détail attira mon attention : cela coïncidait avec le déménagement du couple voisin et de leurs deux enfants.

Aurait-elle été abandonnée ? Cette hypothèse se confirma lorsque je la vis errer aux abords de la maison désormais vide. Un autre jour, je la surpris à suivre de jeunes enfants. Le doute n'était plus permis : les voisins étaient partis sans elle.

Chez nous, elle se sentait de plus en plus à l'aise, mais ne se laissait pas

toucher, ni approcher de trop près. Les jours passés dehors, jour et nuit, l'avaient rendue méfiante. Peu à peu, elle devint plus abordable. Elle acceptait les caresses, à condition que la main s'approche doucement, sans brusquerie. Les ronrons suivaient. Une approche presque homéopathique.

Les jours passèrent, et la petite chatte devint plus familière, moins craintive, sauf avec les visiteurs qu'elle fuyait systématiquement. Lors de visite, seul notre fils pouvait l'approcher. La petite minette acceptait ses caresses. Son intelligence discernait sans crainte les bonnes intentions.

Je lui donnai le nom de Chipie, même si cela n'avait rien à voir avec la définition du Petit Larousse. C'est un nom qui m'est venu comme ça. Je sais que donner un nom à un chat n'a pas grande importance : cet animal, si indépendant, ne répond pas à son nom comme le ferait un chien.

Chipie n'aimait pas les chemins tout tracés. Tandis que les autres restaient prudemment près de la maison, elle préférait explorer les recoins oubliés : le jardin du voisin derrière la haie, dormir sur le toit du petit hangar tiédi par le soleil, l'ombre fraîche sous le mimosa. Elle connaissait chaque bruit, chaque odeur, et savait toujours quand rentrer, juste avant que la nuit ne tombe.

Mais sous son air malicieux, Chipie avait un cœur immense. Elle sentait la tristesse avant même qu'elle ne se dise. Les jours de pluie, elle se glissait plus près. Les soirs trop silencieux, elle offrait sa présence, simple et fidèle, comme une promesse discrète : *je suis là*.

Avec le temps, Chipie a appris une chose essentielle : on peut être libre et attaché, curieux et loyal. Elle n'a jamais cessé d'aller voir ailleurs, mais elle revenait toujours, parce que certains lieux — et certains êtres — deviennent un refuge.

Et c'est peut-être ça, l'histoire de Chipie : une petite vie qui rappelle que l'amour ne fait pas de bruit, qu'il marche à pas feutrés... mais qu'il reste.

Des années plus tard, nous avons déménagé dans un appartement, dans une ville du bord de mer. La petite minette fit le voyage avec nous. Nous appréhendions beaucoup ce changement pour elle : du jour au lendemain, passer de la campagne, libre comme l'air, à un appartement avec terrasse. Mais, contre toute attente, après deux jours seulement, elle avait pris ses marques, se comportant comme un chat d'intérieur.

Étonnamment, elle devint encore plus câline. Avec le temps, Chipie ne s'est pas contentée de partager un lieu : elle a partagé nos silences. Elle avait cette manière bien à elle de s'installer sans bruit, jamais envahissante, mais toujours là quand il le fallait. Un regard, un pas feutré, et elle se posait près de nous, comme si elle savait.

Elle ne demandait rien, sinon la tranquillité et la régularité des jours. Et en retour, elle offrait une présence constante, presque réparatrice. On aurait dit qu'elle avait compris très tôt que la confiance est une chose fragile, qui se construit lentement, geste après geste.

Dans l'appartement du bord de mer, elle a trouvé une nouvelle forme de liberté. Moins d'espace, certes, mais plus de sécurité. Elle passait de longues heures sur la terrasse, à observer le monde : les oiseaux, les passants, le mouvement de la lumière sur les murs. Elle ne cherchait plus à s'enfuir. Elle regardait, simplement.

Les années ont passé, discrètement, comme elles savent le faire. En 2025, Chipie avait vieilli sans jamais perdre cette élégance un peu farouche de ceux qui ont connu le manque. Son corps s'est fait plus lent, mais son regard est resté le même : attentif, profond, plein d'une sagesse silencieuse.

Elle est devenue un repère. Un rythme. Une habitude rassurante. On mesure rarement ce que ces petites vies apportent jusqu'au jour où l'on imagine leur absence. Chipie, sans bruit, avait pris toute sa place.

Elle nous a appris que l'amour n'est pas forcément démonstratif. Qu'il peut être discret, constant, fidèle. Qu'il peut survivre à l'abandon, au changement, à la peur.

Chipie n'est pas arrivée chez nous par hasard. Elle est restée par choix. Et c'est peut-être là la plus belle preuve de confiance qu'un animal puisse offrir.

Puis ses derniers jours son état de santé s'est soudainement dégradé. Ce que l'on redoute sans jamais vraiment le nommer.

Les signes ont été discrets au début. Un pas plus lent. Des sommeils plus longs. Un regard qui s'attarde davantage, comme si Chipie prenait le temps de graver les choses. Rien de brutal. Juste le corps qui dit doucement qu'il a déjà beaucoup donné.

La maladie s'est installée sans prévenir, prenant possession de son corps à 10 ans, en pleine force de l'âge, mais la maladie n'en a que faire.

Au début, j'ai voulu croire à une fatigue passagère. Puis il a fallu regarder la réalité en face : Chipie était malade. Une maladie sournoise, injuste, qui grignotait peu à peu son énergie sans jamais toucher à sa dignité.

Ces derniers jours, son état de santé s'est brutalement dégradé. elle montrait des signes de fatigue :

elle mangeait presque plus, buvait beaucoup, dormait plus que de raison, toussait souvent avec des spasmes et sa respiration était anormalement rapide.

Visite d'urgence chez le vétérinaire.

Après les analyses et la radiographie d'usage, le pronostic est tombé comme un coup de tonnerre, m'abasourdissant : cancer des poumons, avec de nombreuses métastases, irréversible.

Puis vient le moment le plus difficile.

Celui de la décision.

Quand aimer signifie accepter de laisser partir. Quand protéger, c'est refuser

la souffrance inutile. Ce choix n'est ni un abandon ni une défaite. C'est un geste d'amour pur, lucide, silencieux.

Ce jour-là, j'étais là. Jusqu'au bout. Le regard trouble, les mains posées doucement sur son corps pour la rassurer, la voix calme, le cœur brisé mais sûr de faire ce qu'il fallait pour elle. Après un tendre bisou sur sa tête frêle et une dernière caresse Chipie s'est éteinte le 17 décembre à 18 h 15, sans douleur, apaisée, entourée de ce qui avait compté toute sa vie : la présence et la confiance.

Sans fracas. Sans colère. Avec cette même pudeur qui a traversé toute sa vie. Elle laisse derrière elle un silence particulier, un vide qui ne se voit pas mais qui se ressent partout. Un coin de terrasse, une place sur le canapé ou le lit, un rythme soudain brisé.

Le deuil d'un animal est un deuil à part. Il est souvent incompris, parfois minimisé.

Pourtant, il touche juste. Parce qu'il ne repose pas sur des mots échangés, mais sur une présence partagée. Sur des années de regards, de gestes, de fidélité silencieuse.

Faire le deuil de Chipie, c'est apprendre à vivre avec son absence sans effacer ce qu'elle a laissé. C'est accepter que la douleur soit le prix de l'amour reçu. C'est comprendre que certaines blessures ne demandent pas à guérir, mais à être intégrées.

Chipie continue d'exister dans les habitudes qui persistent malgré nous, dans cette attention nouvelle portée aux choses simples, dans cette capacité à accueillir sans posséder.

Elle nous a appris que l'amour peut naître d'un abandon, grandir dans la patience, et survivre à la séparation.

Je veux croire qu'elle a rejoint ceux qui l'ont précédé et qu'elle veille, entouré de l'amour de ma vie, pour lui faire des câlins et lui transmettre tout mon amour éternel.

Et si aujourd'hui son corps n'est plus là, sa trace, elle, demeure.

Discrète.

Fidèle.

Comme elle.

"Huit ans durant Chipie a illuminé mes jours. Après la disparition de l'amour de ma vie, elle m'a offert douceur, présence et réconfort.

Ses câlins et ses ronrons m'ont aidé à traverser le silence et la solitude que la perte d'un être aimé peut engendrer.

Elle était une fidèle amie de compagnie.

*Avec elle, je me sentais moins seul.
Elle comblait, à sa manière, le vide laissé par le deuil. Merci, Chipie, pour
tout ce que tu nous a donné.*

Tu resteras à jamais dans nos cœurs."



Chipie 2015-2025

" Ce texte ne raconte pas seulement ce qui a disparu, il montre aussi ce qui continue de vivre à travers moi.

*Cette danse n'est pas seulement une image :
c'est un lieu intérieur où je peux encore la retrouver, sans la figer, sans la perdre tout à fait.*

Et c'est souvent ça, ma résilience : ne pas effacer ce qui a été, mais apprendre à le laisser bouger en moi, autrement."

Elle dansait sur la plage

En cette fin d'après-midi, je marche au bord de la plage pour apaiser mes pensées, lorsque j'aperçois une jeune fille danser avec grâce.

Son mouvement entrouvre en moi un souvenir lumineux, aussitôt traversé de tristesse, comme une prière inachevée.

Il y a quelques mois,
je regardais mon étoile danser sur le sable chaud,
déjà un peu détachée du monde,
comme si la terre ne faisait que l'effleurer.

Sa robe immaculée captait la lumière du soleil
et la redistribuait en ombres mouvantes,
dessinant autour d'elle
un langage que je ne comprenais pas encore.

Ses rires montaient
jusqu'au ciel de la joie de vivre,
et sa chevelure dorée,
livrée à la brise marine,
semblait répondre à un appel invisible.

Admiratif, je la regardais évoluer, silencieux,
dans cet espace entre ciel et mer,
là où le temps hésite,
là où les âmes apprennent à s'alléger.

Elle était libre comme une plume — une image presque irréelle.

Même les oiseaux, au-dessus d'elle,
tournaient lentement,
comme les gardiens silencieux
d'un instant plus grand que nous.

Aujourd'hui, en me tournant vers ce passé,
je sais ce que je regrette vraiment.
Ce n'est pas seulement de ne plus la voir,
ni même l'injustice de sa mort.

Ce que je pleure — c'est de ne plus la voir danser,
car dans chacune de ses arabesques,
elle touchait déjà l'éternité,
et me rappelait, sans le savoir,
que la joie est parfois
une forme de lumière
qui apprend à quitter le monde.

Mais ce que j' apprends, au fil des jours, c'est que son mouvement ne s'est pas
éteint.

Il a simplement changé de lieu. Il vit dans la lumière d'un soir calme,
dans le souffle du vent sur le sable,
dans ce pas que je fais encore,
malgré la douleur.

Alors je marche.
Et parfois, sans m'en rendre compte,
je danse un peu moi aussi,
portant en moi ce qu'elle m'a laissé :
la force douce de continuer
à aimer la vie.

Jour et Nuit

Au fond d'une profonde forêt vit caché aux yeux du monde un petit être né de la lune et du soleil, on l'appelle **Jour et Nuit**.

Son visage changeait avec les heures : à l'aube, ses yeux brillaient d'or tendre, et au crépuscule, ils se voilaient d'argent sombre. Il portait en lui la chaleur du matin et le silence des étoiles, marchant entre les ombres sans jamais leur appartenir tout à fait.

Les arbres le reconnaissaient à son pas léger, les rivières se taisaient pour écouter ses secrets. Jour et Nuit veillait à l'équilibre du monde, réparant en silence ce que la peur ou l'oubli avaient fissuré. Mais malgré ses pouvoirs, il portait un manque profond : nul ne pouvait le voir sans disparaître aussitôt, car nul ne supportait longtemps la rencontre du jour et de la nuit réunis.

Alors, chaque soir, il levait les yeux vers le ciel, espérant qu'un cœur assez courageux saurait rester.

Longtemps, il crut que sa différence le condamnait à la solitude. Car trop de lumière effraie, et trop d'ombre inquiète. Alors il veillait en silence, réparant ce qui pouvait l'être, sans jamais demander à être vu.

Un matin pourtant, alors que la rosée faisait scintiller les feuilles comme mille petites étoiles tombées de la nuit, Jour et Nuit sentit quelque chose changer. Le soleil ne brûlait plus, la lune ne fuyait plus. Ils semblaient attendre, ensemble.

Au cœur de la clairière, une fleur inconnue venait de naître. Ses pétales étaient pâles comme l'aube, et en son centre battait une douce lumière apaisante, ni éclatante ni sombre, mais juste assez forte pour réchauffer l'air. Jour et Nuit s'en approcha, et pour la première fois, il ne ressentit ni solitude ni manque. Il comprit alors que l'équilibre n'était pas une lutte, mais une écoute.

Crainctivement, lorsqu'il effleura la fleur, la forêt s'illumina, s'éveilla autrement. Les arbres redressèrent leurs branches, les oiseaux chantèrent hors saison, et même les pierres parurent sourire. La lumière de Jour et Nuit ne faisait plus disparaître ce qu'elle touchait : elle révélait. La lumière ne chassa pas l'ombre : elle lui offrit une place. Et l'ombre, rassurée, rendit la lumière plus tendre.

Peu à peu, des voyageurs apparurent. D'abord un enfant, puis un autre, puis encore. Ils pouvaient le voir, le regarder sans crainte de disparaître, car il avait appris à doser sa clarté. Il comprit que l'on éclaire jamais mieux qu'en respectant le rythme de l'autre. En leur présence, il devint un pont : il enseigna que l'ombre n'est pas l'ennemie de la lumière, mais son repos, et que la lumière n'efface pas la nuit, elle la rassure.

Dès lors, la forêt ne fut plus un lieu caché. Elle devint un refuge. Et Jour et

Nuit, enfin compris, ne veillait plus seul. Il marchait entouré de rires, portant en lui l'aube éternelle d'un monde réconcilié.

Ensemble, ils découvrirent que chacun porte en soi un matin et un soir, et que les accepter, c'est déjà guérir.

Morale de mon histoire :

Il n'est pas nécessaire de choisir entre ce que l'on est et ce que l'on ressent. La lumière n'existe pleinement que lorsqu'elle accepte la nuit, et la nuit devient refuge lorsqu'elle n'a plus peur de la lumière.

Quant à Jour et Nuit, certains disent qu'il veille encore. D'autres affirment l'avoir croisé au détour d'un sentier, juste au moment où le ciel hésite entre l'or et l'argent.

Peut-être attend-il simplement ceux qui osent marcher sans craindre leurs propres ombres...

La saison des jonquilles

Emblème du retour des beaux jours, chaque printemps les jonquilles tapissaient les prés d'or de la campagne. Elles semblaient surgir de la terre comme une promesse, apportant avec elles la joie simple, l'amour silencieux et le bonheur d'être ensemble.

La jonquille — souvent un narcisse sur le sol français — est l'une des premières fleurs à éclore au mois de mars. Fleur fragile et pourtant tenace, elle est devenue, pour beaucoup, un symbole de force, de résilience, de courage et d'espoir. Elle dit que la vie revient toujours, même après les hivers les plus longs.

Dans la tradition chrétienne, elle évoque la résurrection et s'inscrit naturellement dans le temps de Pâques, celui du renouveau. Et dans le langage des fleurs, elle murmure « je vous désire » ou « je me languis d'amour », comme un message discret confié au printemps.

Mais pour moi, elle est surtout un souvenir.

Je revois nos promenades à la saison des jonquilles. Nous marchions lentement, presque en silence, émerveillés par ce que la nature nous offrait. Main dans la main, nous avançons au milieu de ce tapis jaune éclatant, prenant soin de ne pas froisser les fleurs sous nos pas, comme si nous avions conscience de traverser quelque chose de précieux.

L'air était encore frais, la lumière douce, et nos regards avaient cette insouciance que seule la jeunesse connaît. Nous ne parlions pas de l'avenir. Nous étions simplement là, dans cet instant qui nous semblait éternel.

Nous rentrions toujours avec un petit bouquet. À peine arrivés, nous le mettions dans un vase, au centre de la table. La maison s'emplissait alors de ce parfum léger, et avec lui d'une joie tranquille.

Chaque année répétait ce rituel, et sans le savoir, nous tissions des souvenirs qui allaient nous accompagner longtemps.

Puis un jour, la vie nous a conduits ailleurs. Le changement de région ne nous a plus donné l'occasion de fouler ces champs de jonquilles. Alors nous sommes allés les acheter à la jardinerie. Les fleurs étaient les mêmes... mais le chemin pour les trouver ne l'était plus.

Aujourd'hui encore, lorsque revient le mois de mars, il me suffit d'apercevoir une jonquille pour que tout renaisse : la lumière des prés, nos pas côte à côte, et ce temps d'autrefois qui continue de fleurir dans la mémoire.

Mon épouse disparue, je continue à perpétuer ce symbole en achetant chaque année un bouquet de jonquilles.

Je le choisis avec soin, comme autrefois nous les cueillions ensemble,

cherchant celles dont le jaune est le plus lumineux, celles qui semblent porter en elles un peu de ce printemps que nous aimions tant. En rentrant, je les dépose dans un vase, toujours au centre de la table, à la même place. Le geste est resté intact, presque instinctif, comme une mémoire des mains.

Alors, pendant quelques jours, la maison retrouve quelque chose de notre histoire. Les fleurs éclairent la pièce, et dans leur silence, elles parlent encore de nous, de nos promenades, de nos rires, de cette simplicité partagée qui faisait le prix des saisons.

Ce n'est plus tout à fait un rituel, ni seulement un souvenir. C'est une manière de faire vivre ce qui demeure, de laisser refleurir, année après année, ce lien que le temps n'efface pas. Les jonquilles ne sont plus seulement l'annonce du printemps : elles sont devenues un rendez-vous.

« Et, tant qu'elles refleuriront, je saurai que rien de l'amour donné ne disparaît vraiment, ainsi quelque chose de nous continuera de vivre. »

Le brasier du temps perdu

L'année 2000, Ibiza.

Un soir, alors que nous déambulions sur la plage pour admirer le coucher du soleil, notre regard, happé par un éclat dansant à l'horizon, fut attiré tel un éphémère vers un grand bûcher qui crépitait au loin. Piqués de curiosité, nous nous approchâmes. Des fêtards nous invitèrent à partager leur soirée. Sans façon, on se glissa parmi eux, tout près du feu.

Les flammes se dandinaient sous les caresses de la brise marine, projetant d'étranges ombres mouvantes sur les visages et les dunes. Mille étincelles montaient vers l'Olympe dans un frémissement de bois sec. Le ciel était clair, la nuit complice.

Un couple de Tziganes, castagnettes et guitare en main, électrisait l'atmosphère avec un flamenco endiablé. Des *olé* jaillissaient en chœur, s'envolaient tutoyer les étoiles de la Voie lactée. La danseuse, dans sa robe fendue, mettait littéralement le feu à l'âme des plus inhibés. Elle tournoyait, possédée, comme traversée par un souffle ancestral.

C'est alors que surgit Pablo, sorte de Hugues Aufray local, guitare en bandoulière, veste à franges arborant dans le dos le slogan : *faites l'amour, pas la guerre*. Il ouvrait la marche d'une petite troupe de vrais-faux hippies, en pattes d'eph' élimés, chemises à fleurs, barbes hirsutes et cheveux longs — la panoplie parfaite du beatnik de carte postale.

Les voir déambuler ainsi, leur allure nonchalante, leur liberté revendiquée dans chaque geste, me projeta avec une étrange acuité dans l'ambiance des années soixante-dix. Cette scène ressuscitait, le temps d'un feu de joie, les échos d'une époque où tout semblait encore possible.

Avec mon chapeau de cuir et mes cheveux longs, je n'eus qu'à franchir la frontière de leur délire comme si j'étais projeté dans le passé. Juste pour un soir, j'étais à nouveau l'un des leurs.

À la demande des fêtards, Pablo revisite des chansons cultes des sixties comme "*San Francisco*" de Scott Mc Henzie et des resucées dominants les hits parades de cette époque. Chaque noctambule a apporté des consommables en tout genre qu'ils partagent sans arrière pensée. Un hippie roule un cône de Marijuana à l'ancienne d'au moins dix centimètres, puis le passe de main en main dans un esprit festif et de partage. L'herbe, à l'odeur caractéristique, mélangée aux essences brûlées du foyer incandescent, embrume la tête des initiés.

Les heures s'effilochent comme les volutes de fumée dans le ciel d'encre. Le feu crépite encore, fidèle au cœur du cercle, tandis que les visages s'embrasent de lumière et d'ivresse douce. Les guitares passent de main en main, les

rythmes changent, s'apaisent, se relancent dans des variations bohèmes. Des voix s'élèvent, certaines justes, d'autres tremblantes, mais toutes pleines d'un abandon sincère.

À un moment, quelqu'un tend une bouteille, puis une autre. Le vin passe, la chaleur monte, les rires s'élargissent. Les langues se délient dans toutes les langues. On parle espagnol, français, anglais, avec les mains, les regards, les silences aussi.

Une fille aux pieds nus, aux cheveux emmêlés, s'assoit près de nous. Elle a le regard noir et tranquille de celles qui savent écouter le vent. Elle dit s'appeler Alma. Elle sort d'un sac en toile une flûte de pan, souffle quelques notes qui virevoltent au dessus de la tiède brise légère, et soudain comme par magie les étoiles se mettent à danser. Même les vagues semblent s'interrompre pour l'écouter.

Puis un conga surgit, un autre le rejoint chassant le son léger de l'instrument à vent.

Les corps se relèvent, s'animent. Une ronde se forme, spontanée, désordonnée, belle. On danse pieds nus sur le sable tiède, à la lumière incertaine du brasier. Nous dansons aussi, surpris d'y prendre goût, de se sentir léger, presque adolescent.

Des confidences chuchotées naissent ici et là, des mains se cherchent, des regards se croisent avec cette intensité propre aux nuits où le temps n'existe plus. Des baisers s'échangent comme des secrets. Tout semble suspendu, hors du monde.

Un garçon s'éloigne vers la mer avec sa guitare. Il joue dos au feu, face à l'eau, et sa mélodie s'en va se perdre dans le ressac. D'autres le rejoignent. Certains se baignent nus dans l'eau noire, phosphorescente de reflets lunaires. Des éclats de rire rebondissent sur les flots. Et nous, adossés à une barque retournée, les pieds dans le sable, on regarde cette humanité bigarrée comme une scène de théâtre éphémère. Il y a là, ce soir, quelque chose de fragile et d'inoubliable. Une fraternité sans paroles, un instant de grâce volé à l'immensité. Je ferme les yeux. Le feu crépite encore. Et j'ai le sentiment, profond, d'avoir trouvé ma place dans cette nuit sans frontières.

Le feu décline doucement, comme une bête rassasiée. Les bûches noircies se consomment en silence, exhalant leurs dernières volutes d'un bois salé. Certains dorment à même le sable, enroulés dans des couvertures de fortune, blottis les uns contre les autres comme des naufragés heureux. D'autres, plus tenaces, veillent encore, les yeux rivés à la danse lente des dernières flammes, l'esprit flottant quelque part entre fatigue douce et plénitude.

Nous sommes revenus nous asseoir à côté d'Alma. Nous n'avons presque pas parlé, mais le silence entre nous valait mille paroles. Elle chantonnait parfois, des airs anciens, presque murmurés, comme si elle berçait la nuit elle-même. À un moment, elle nous a pris la main, simplement. Ce contact a traversé nos

corps comme une onde chaude.

Vers quatre heures, la mer s'est faite plus bavarde. Ses vagues, toujours en mouvement, ont commencé à refluer avec plus de vigueur, comme si elles voulaient annoncer l'approche du jour. Le ciel, lui, changeait subtilement de teinte. Une ligne pâle, imperceptible d'abord, s'est dessinée à l'horizon, entre l'eau et les étoiles.

Des silhouettes se sont levées lentement, engourdies mais souriantes. On a ravivé le feu un instant pour se réchauffer. Quelques braises rougeoyaient encore, mais l'essentiel de la chaleur venait désormais de nos regards, de ce que nous avons partagé. À l'est, un filet d'or a commencé à fendiller le ciel. Le jour naissait, fragile, timide. Des oiseaux invisibles ont entonné leurs premières notes, un chant hésitant mais chargé d'espoir. C'était l'heure où le monde retient son souffle, l'heure suspendue entre deux temps.

Je me suis levé, les pieds froids mais le cœur chaud. Alma se leva aussi, son sourire illumine son visage de femme enfant puis s'est éloignée vers un petit groupe qui s'ébrouait déjà dans l'eau tiède du matin. Je l'ai regardée s'éloigner sans rien dire. Il ne fallait rien dire. Les mots auraient été de trop. Je n'ai rien dit non plus à ma compagne. Elle non plus. Il y avait dans notre silence un pacte tacite : cette nuit resterait à part. Des heures sacrées. Un moment volé à l'éternité.

Les corps éparpillés sur le sable semblaient figés dans une chorégraphie de lendemain, où le sommeil et l'ivresse se disputaient les restes de la nuit. Les beatniks, redevenus simples vacanciers, repliaient leurs illusions avec leurs couvertures. Pablo, la voix rauque, chantonna un dernier refrain de Dylan, comme une manière de fermer l'épisode.

Je sentais sur ma peau le sel, le sable, la fumée, et cette fatigue douce qui ne naît que des nuits vécues pleinement. La femme de ma vie me souriait les yeux encore un peu embués. Nous nous sommes regardés. Inutile de parler. Elle aussi avait compris. Cette nuit ne s'écrirait pas dans les albums photo. Elle vivrait, quelque part, en nous. Silencieuse. Brûlante. Indélébile.

Des braises du brasier, ravivées par le vent marin, résistaient à la pénombre de la nuit, prolongeant un peu le jour évanescent. Nous aurions voulu arrêter le temps. Étendus sur le sable, réchauffés par les derniers souffles du feu, nos regards se perdaient dans le firmament scintillant. Les mélodies envoûtantes devenaient complices de couples qui s'aimaient librement, sans que quiconque y prête attention. En l'espace d'un soir, nous avons mis au second plan nos illusions perdues, nos idéaux fanés, nos peines, et tous ces rêves inavoués ou inachevés.

Mais l'aube, cruelle et pudique, finit par surgir. La lumière naturelle, lente et impitoyable, dissipa les songes.

Lentement, nous avons repris la direction du centre de vacances, nos vêtements imprégnés d'odeur de feu. En quittant la plage, j'ai jeté un dernier regard derrière moi. La mer léchait le sable comme pour effacer les dernières

empreintes. L'aube, cruelle et lumineuse, s'imposait. Mais au fond, nous savions qu'une part de nous était restée là-bas, dans cette nuit de feu, de musique et de partage, entre l'éternité d'un instant et l'oubli du monde. La plage s'éloignait, déjà baignée d'une lumière dorée.

Quand les premières lueurs du jour s'insinuèrent entre les paupières encore lourdes, une étrange torpeur enveloppait le rivage. Le feu, naguère ardent, n'était plus qu'un tas de cendres tièdes striées de quelques braises entêtées. Les derniers accords de guitare s'étaient tus, comme résignés à l'éveil du réel.

Le loup qui ne voulait pas mourir

Conte moderne inspiré de l'histoire vraie du loup M351

Il était une fois — car c'est ainsi que commencent les histoires qu'on ne parvient pas à oublier — un loup qui refusait de disparaître.

Il vivait là-haut, dans les montagnes du Jura suisse, là où la forêt est si dense qu'elle avale les sons, et où l'hiver efface les traces comme s'il voulait protéger ses secrets.

Ce loup n'était pas ordinaire. Il était plus grand, plus large, plus ancien dans sa manière d'être. Comme s'il portait en lui la mémoire d'un monde d'avant.

On disait qu'il venait de loin, d'Europe centrale, peut-être même plus au nord encore.

Quand il arriva, la montagne était silencieuse. Une meute avait été détruite, le territoire laissé vide, comme une page arrachée.

Le loup s'y installa sans bruit. Il prit la place vacante. Il devint père. Il devint chef.

Les hommes lui donnèrent un nom : **l'Étranger**.

Il attaqua des troupeaux, car c'est ce que font les loups quand la forêt ne suffit plus.

Alors les hommes sortirent les armes, car c'est ce que font les hommes quand ils ont peur de perdre ce qu'ils possèdent.

On parla de tirs de régulation, de quotas, de légalité. Le langage des bureaux entra dans la montagne.

Mais le loup restait.

Il se déplaçait sans logique apparente, surgissait là où on ne l'attendait pas, disparaissait avant l'aube.

Certains disaient qu'il était trop intelligent. D'autres qu'il était guidé.

Des bénévoles patrouillaient la nuit, lampes éteintes, pour observer sans trahir.

On veillait sur lui comme on veille une flamme fragile.

Un jour d'hiver, un homme l'aperçut à travers une lunette de vision nocturne.

Dans le viseur, il n'y avait pas un animal, mais une masse sombre, imposante. Le tir partit.

La forêt se vida de son souffle.

Sur la neige, on retrouva du sang. Des éclats d'os. Mais pas de corps.

La balle avait fracassé la mâchoire du loup. Il aurait dû mourir.



Mais le loup refusa.

Blessé, affamé, il disparut pendant des semaines.

On le crut mort.

Puis un mouton fut retrouvé, puis un autre. La signature était la même.

Le loup mangeait encore.

Depuis ce jour, il ne dort plus jamais deux fois au même endroit.

Il devint mouvement. Passage. Ombre.

Il ne défendait plus un territoire : il devenait territoire.

Un éleveur, contre toute attente, prit sa défense.

Chaque nuit, il marchait avec d'autres, traçant des cercles invisibles autour de la montagne, pour empêcher que les fusils ne parlent trop vite.

Il disait :

— *Ce loup ne nous provoque pas. Il nous rappelle.*

Alors on commença à raconter son histoire autrement.

On le compara à Robin des Bois, parce qu'il défiait l'ordre établi.

Parce qu'il survivait malgré tout.

Parce qu'il révélait la démesure des moyens déployés contre un seul être vivant.

Trois hivers passèrent.

Tous les autres loups tombèrent.

Lui non.

Les gardes-chasses redoublèrent d'efforts. Les patrouilles se firent plus longues, plus froides.

Mais chaque matin, la montagne se réveillait sans victoire à célébrer.

On dit aujourd'hui que l'Étranger est toujours là.

Qu'il marche quand personne ne regarde.

Qu'il traverse la frontière sans papiers.

Qu'il survit avec une mâchoire brisée et une volonté intacte. Il devint, alors, l'emblème de la résilience animal.

Officiellement, il peut être abattu jusqu'au 31 janvier 2026.

Officieusement, il est déjà devenu autre chose.

Une histoire.

Un symbole.

Un loup qui ne voulait pas mourir.

Depuis quelque temps, plus personne ne l'a vu.

Il n'y a plus de traces nettes dans la neige, plus de brebis retrouvées à l'aube, plus d'ombres glissant entre les arbres.

Certains disent que le loup est enfin tombé.

D'autres affirment qu'il a franchi la frontière, qu'il est parti plus loin, là où les cartes ne suffisent plus.

La montagne, elle, ne dit rien.

Parfois, au petit matin, on croit entendre un souffle différent dans le vent.

Quelque chose qui passe, puis disparaît.

Et ceux qui savent vraiment ne répondent jamais quand on leur demande :

— *Est-il encore vivant ?*

Une nuit d'hiver quelque chose changea, la forêt ne répondit plus.

Les nuits devinrent plus longues encore, le froid plus intense, la neige trop épaisse.

Les patrouilles passaient, les lampes balayaient la neige, mais la montagne ne rendait rien.

Plus de hurlement. Plus de trace nette. Seulement des empreintes brouillées par le vent, comme si la neige elle-même hésitait à témoigner.

On dit que le loup avait été vu pour la dernière fois près de la crête, là où les

frontières se confondent.
Qu'il marchait lentement.
Qu'il ne fuyait plus.

Les registres restèrent ouverts.
Aucune dépouille. Aucun triomphe.
Juste une date qui approchait, inscrite dans un calendrier administratif,
indifférente au silence.

Mais personne ne célébra vraiment car la montagne semblait plus vide.
Comme si quelque chose d'essentiel s'était retiré sans bruit.
Le loup était mort, peut-être, mais il avait emporté avec lui une part du
sauvage que rien ne remplacerait.

Certains affirment qu'il est mort là-haut, seul, emporté par le froid, la fatigue,
la vieille blessure qui ne guérissait jamais vraiment.
D'autres prétendent qu'il a disparu autrement. Qu'il a franchi la ligne
invisible, laissant derrière lui son nom et sa légende.

La montagne, elle, n'a rien confirmé.

Parfois, quand la neige tombe sans bruit et que le Jura semble retenir son
souffle,
il arrive que l'on doute.

Et si le loup n'était pas mort ?

Et si, simplement, il avait appris à ne plus se laisser voir ?



Le loup avec sa femelle.

Le poids de l'absence

L'amour de meurt jamais

Quand a disparu l'amour avec lequel j'ai partagé ma vie durant de longues années, j'ai eu l'impression qu'un rouleau compresseur m'était passé dessus.

Les jours, les semaines, les mois s'égrènent sans que je puisse envisager le futur. Il est trop proche pour que je voie plus loin que l'horizon.

Et pourtant, elle est partout. Dans chaque pièce, parmi les objets qu'elle avait choisis, les portraits accrochés aux murs, traces silencieuses de sa présence qui me frôlent à chaque pas.

Mon entourage vante ma force mentale, mais rien ne prépare à un choc pareil. Il ne reste qu'un vide absolu.

Même préparé au pire, quand tout s'arrête, ne demeure que la sidération, cette étrange léthargie émotionnelle qui s'installe lorsque le corps refuse la réalité.

Celle qui éclairait mon cœur, illuminait ma vie, est partie sans bruit, sans fracas, un soir de printemps. Une saison où tout reverdit, tandis que mon univers s'assombrit.

Meurtri par le temps, je suis toujours là, à attendre... je ne sais quoi.

Nous avons dispersé ses cendres selon sa volonté, dans l'anse où nous allions ensemble. Le bruit des vagues sur les rochers porte le poids du souvenir. Le ressac semble murmurer sa voix, et le soleil à son apogée illumine ce lieu, le rendant presque irréel.

Pour nos cinquante ans de mariage, nous étions partis en Camargue. La simplicité, l'intimité, loin de tout, comme un retour à l'essentiel. Un petit restaurant en bord de mer nous attendait ce soir-là.

Il n'y avait presque personne. Le soleil descendait lentement vers l'horizon, embrasant le ciel de teintes orangées et rosées. Nous étions l'un en face de l'autre, en silence. Le bruit de la mer suffisait, comme une respiration paisible après toutes ces années traversées ensemble.

Le restaurateur avait préparé une surprise : un dessert en forme de cœur, où étaient inscrits les mots « 50 ans ». Nous avons levé nos verres et, presque en même temps, dit : « L'amour, toujours. »

Un sourire, un de ceux qui contiennent toute une vie. Pas de discours, juste

nous, le temps suspendu, et cette lumière qui semblait célébrer à notre place un demi-siècle partagé.

Nous ne savions pas encore que ce moment resterait une halte lumineuse avant que le chemin ne devienne incertain. La vie a repris son cours, avec ses habitudes rassurantes et ses gestes mille fois répétés.

Puis, presque imperceptiblement, quelque chose a changé. Non pas un fracas, mais une nuance, un ralentissement, une inquiétude qui s'installe sans dire son nom. On continue d'avancer, persuadés que demain ressemblera à hier.

Et pourtant, sans que nous le sachions vraiment, nous entrons dans une autre saison de notre vie.

Au début, de petites choses presque insignifiantes : une fatigue plus présente, une petite douleur persistante, un geste plus lent, un oubli que l'on excuse aussitôt.

Rien d'alarmant. On se dit que c'est passager.

Mais ces signes discrets revenaient, s'installant comme une ombre allongée en fin de journée. Les rendez-vous, les examens, l'attente entre deux réponses. Un temps suspendu, chargé d'inquiétude.

Je me voulais solide, rassurant, presque en décalage avec ce que je ressentais au fond de moi. À l'extérieur, espoir et solutions. À l'intérieur, vacillement, peur sourde, refus de croire.

On continue pourtant à vivre, s'accrochant aux habitudes. Chaque journée devient plus précieuse, sans qu'on ose se l'avouer.

Puis ce jour. Un bureau, une lumière trop blanche, des mots prononcés avec précaution. Le temps se contracte. J'écoute, sans vraiment entendre. Le médecin nomme la maladie, trace un chemin que je refuse intérieurement de voir.

Je scrute son visage, cherchant un signe, une certitude, quelque chose qui dirait que tout n'est qu'erreur. Mais la réalité est là, irrévocable.

Tout devient étrange, irréel. Le monde tourne autour de nous, et pourtant il s'arrête pour moi. Une seule pensée : rester debout, être là, tenir pour nous deux.

On sort de ce lieu comme d'un autre monde, en silence. Dehors, la vie suit son cours. Plus rien ne sera tout à fait comme avant.

Puis implacable, la maladie prend le pouvoir de son corps, sans état d'âme. La fin est inéluctable.

Après sa disparition les premiers jours sont étranges. La maison est la même, mais tout est différent. Le silence n'est plus repos, mais présence lourde,

presque palpable.

Les gestes du quotidien, autrefois naturels, deviennent hésitants. Mettre la table pour une seule personne, refermer une porte, regarder un objet lui ayant appartenu... chaque action demande un effort inhabituel, comme si le monde avait perdu son mode d'emploi.

Je me déplace dans les pièces, l'impression qu'elle va apparaître, simplement, comme avant. Son absence n'est pas encore une réalité, mais une incompréhension permanente.

Notre résidence, autrefois plein de vie, résonne désormais d'un calme que je ne reconnais pas. Au milieu de ce silence, je cherche encore sa trace, un écho, quelque chose pour apprendre à vivre autrement.

Nous avons respecté sa volonté. Nous sommes retournés dans l'anse où nous allions, un lieu simple, ouvert sur la mer.

Ce jour-là, le paysage semblait inchangé, indifférent et apaisant. Le bruit des vagues contre les rochers accompagne chacun de nos gestes. Rien à dire, seulement être là.

Lorsque ses cendres ont été confiées au vent et à l'eau, j'ai ressenti à la fois le déchirement et un accord silencieux avec ce lieu qu'elle aimait. La mer devient désormais un lien plutôt qu'une séparation.

Chaque retour sur ce rivage porte ses souvenirs. Le soleil, la lumière, l'horizon — tout me parle d'elle. Ce n'est plus seulement un endroit, c'est sa présence autrement.

Aujourd'hui, le temps avance toujours, mais il est différent. Chaque journée porte le poids de l'absence, mais aussi des souvenirs qui continuent de me parler.

Les gestes du quotidien restent parfois vides, et le silence de l'appartement est devenu un compagnon familier, chargé de présence et de mémoire. J'apprends à vivre avec ce mélange de vide et de lumière, avec la nostalgie et l'amour qui ne meurt jamais.

Et si je devais t'écrire :

« Je pense à toi chaque jour. Ton rire, ta façon de regarder le monde, la douceur de ta main... tout cela reste avec moi. La mer, les cendres, les souvenirs, tout me parle de toi. Merci pour chaque instant partagé, pour chaque sourire, pour ton amour. Je continue à avancer, portant ton souvenir, trouvant parfois la force dans notre histoire et dans l'amour que nous avons toujours eu. »

Le virus et ma Liberté

Septembre 2019

Un mois après le retour d'une semaine de villégiature.

Un matin, à la radio, à la télé, sur tous les écrans, les mêmes mots, martelés comme un tambour de guerre : un virus venu d'ailleurs fait des ravages. Son nom de code, SARS-CoV-2, résonne comme un mauvais film de science fiction. Une histoire de chauve-souris, puis de pangolin, paraît-il. Dans pareil cas, sans défense, les animaux au bon dos. Et puis, comme toujours, surgit l'ombre du doute — rumeur d'un laboratoire qui aurait laissé s'échapper la boîte de Pandore. Les sceptiques, rangés d'office parmi les complotistes, hochent la tête : il y a dans ce monde trop d'intérêts croisés pour croire aux fables officielles.

Le gouvernement serre la vis, épaulé par des médias convertis à la peur comme unique langue. La panique devient programme. Les libertés se rétrécissent comme peau de chagrin.

Et soudain, comme par miracle, un vaccin. Concocté à une vitesse défiant toutes les lois de la science. Un exploit ou une mystification ? Je penche pour la seconde option. Trop rapide, trop opaque, trop profitable. Les labos engrangent des milliards, les effets secondaires sont balayés d'un revers de manche.

Je fais partie d'une catégorie jugée "à vacciner d'urgence". On m'agite le vaccin comme une promesse, ou une menace. Mais mon corps n'est pas une page blanche où l'on peut injecter à loisir. Je refuse.

Alors que la liberté de circuler se monnaie à coups d'attestations grotesques, moi, je prends le maquis. Frondeur invétéré, je sors chaque après-midi respirer, m'aérer le cabochon, comme je dis. Mon seul laissez-passer ? Un rouleau de papier toilette dans la poche — pour parer à toute éventualité pressante et désarmer l'absurdité du moment.

Je m'enfonce dans la colline, sous la canopée des feuillus. Là où le silence a repris ses droits, loin des injonctions, loin des écrans.

Les oiseaux m'accueillent, presque étonnés de voir un humain. Leur chant mélodieux est une revanche sur les semaines de silence. Pas de chasseurs à l'horizon, eux aussi enfermés.

La nature respire. Et moi avec elle.

Un répit salutaire pour le vivant. Un pas de côté pour l'homme.

Durant tout le confinement, je me suis essuyé les pieds sur l'interdit, foulant du talon les injonctions absurdes et les autorisations à cocher comme des

bons points d'école.

L'ambiance était surréaliste. Ce théâtre de l'absurde a fait couler des litres d'encre, de bile, de larmes aussi.

Deux camps se sont dessinés, comme dans une guerre de tranchées : ceux qui croyaient au salut vaccinal et ceux qui, comme moi, doutaient de cette foi nouvelle, imposée par seringue et QR code.

On nous parlait de sécurité publique, de responsabilité, de vivre ensemble... Mais dans l'ombre, la liberté individuelle se voyait réduite à peau de chagrin. On nous surveillait, on nous pointait du doigt, on nous montrait en exemple ou en menace.

La société s'est déchirée sur cette ligne de crête, entre consentement et contrainte, science et politique, peur et discernement.

Les mois ont passé, charriant leur lot de mesures contradictoires, de reculades, de promesses et de peurs recyclées.

Et puis, comme si tout cela n'avait été qu'un mauvais rêve, les restrictions ont été levées, les contrôles se sont tus, les attestations ont disparu. Ouf !

Mais plus question d'avaler les couleuvres des donneurs de leçons et des bien-pensants qui prétendaient détenir la vérité.

Les vérités, les vraies, sont tombées plus tard, comme des couperets silencieux. Elles parlaient d'effets secondaires, de dégâts collatéraux, de silences bien gardés.

Moi, j'ai traversé cette crise sans être contaminé. Ni par le virus, ni par la panique ambiante.

Seul, lucide, parfois à contre-courant, mais debout.

L'érosion du temps

Un matin, je me suis éveillé dans la peau d'un vieux. Mon corps à subit l'érosion du temps. J'entre dans le crépuscule — je ne l'ai pas vu venir.

Le temps où je montais les marches deux par deux ou quatre à quatre semble être une éternité. Depuis peu j'escalade les escaliers d'un pas lent en me cramponnant à la rampe — lorsqu'il y en a une.

Pendant très longtemps, il me semblait que ma vie allait commencer — la vraie vie.

Mais il y avait toujours des obstacles le long du chemin, une épreuve à traverser, un travail à terminer, du temps à donner, une dette à payer et qu'ensuite la vie commencerait pour de bon. Plus j'avance dans l'âge et plus je comprends les rouages de l'existence. J'ai enfin compris que ces obstacles représentaient la vie. Cette perspective me conforte qu'il n'y a pas de chemin vers le bonheur. Le bonheur est le chemin. Le bonheur est un voyage pas une destination. Tout au long de mon parcours, j'ai primé le voyage vers la lumière à toute finalité hasardeuse et sans issue amenant à l'obscurité.

Le paysage change tout comme les gens. Mes rêves se sont transformés à l'approche du terminus. Le train de ma destinée continue de gare en gare. Mon existence s'apparente à un combat de boxe. Tombé au tapis par les coups encaissés je suis parvenu à me relevé chaque fois. Batailler est le fil conducteur de mon itinéraire parsemé d'embûche. Ainsi la résilience m'apprends à vivre avec mes cicatrices, mes douleurs morales et physiques. L'humour et la dérision me sauvent de l'autolyse.

Tout au long de mes pérégrinations j'admets des hauts et des bas. Je suis ni pauvre ni fortuné, certes, mais la chance m'a gratifié de belles rencontres, de riches échanges et de transmissions. J'ai peu de véritables amis, des connaissances tout au plus, des rencontres improbables ou insolites sans lendemain. Je suppose aimer la solitude, je ne crois pas que pour être heureux il faut beaucoup d'amis. Je crois que pour être heureux, il suffit d'aspirer à la paix et la tranquillité d'esprit.

Parfois je me demande si le passé n'est pas un songe. Les souvenirs me façonnent, ils font de moi ce que je suis devenu. Avec le temps je m'aperçois que je suis la somme de mes rencontres. Ma mémoire n'est qu'une mosaïque d'illustration ontologique.

Rêve et cauchemar

I

L'amour à la plage

Je fais parfois des rêves érotiques. Un psy pourrait sans doute en expliquer la raison, mais ce n'est pas le propos. On dit souvent qu'on oublie ses rêves. Ce n'est pas mon cas. En voici un dont je me souviens parfaitement.

J'empruntais avec trois amis — un garçon et deux filles — un sentier escarpé menant à une crique difficile d'accès, connue de peu de monde. Une enclave naturelle, sauvage, taillée pour les ébats amoureux.

Point de voilier à l'ancre.

Nous avons déposé notre bardât à l'ombre d'un olivier centenaire, puis nous nous sommes délestés de nos vêtements. Un sprint sur le sable brûlant, et nous avons plongé nus dans la grande bleue, tête la première.

Le silence fut aussitôt déchiré par les éclats de rire. Cabrioles, bousculades... On s'amusait comme des enfants découvrant la mer pour la première fois.

Revenus sur la plage dite « des Romantiques », les copines peaufinèrent leur teint hâlé sur des serviettes étendues côte à côte, formant un damier de couleurs panachées.

Malgré la chaleur caniculaire, les corps s'épousèrent naturellement. Chacun avec sa chacune, sans retenue, comme si c'était la dernière fois avant un hypothétique trépas.

Le quatuor voulut la jouer fine : on rivalisait d'esprit en de triviales poursuites vers l'obscur désir. Les joutes oratoires, tantôt anarchiques, tantôt suggestives, débouchaient sur une débauche érectile, en quête de l'improbable point G, synonyme de volupté et de plénitude.

Notre hédonisme hétérogène, et nos affrontements — eux, érogènes — scellaient l'extase.

Dans le ciel azuréen, les mouettes tournoyaient en voyeuses impassibles.

La journée s'estompait vers une fin en apothéose.

Le soleil flirtait avec l'horizon, embrasant d'un feu impétueux la surface de l'eau, constellée de diamants or et argent.

Flapis, allongés dans le doux ressac, les vaguelettes en petits rouleaux caressaient nos corps gracieux — nous, les naufragés de l'amour.

En contre-jour, les silhouettes des jeunes femmes devenaient nymphes en ombre chinoise. C'est sur cette toile de lumière et de murmures que s'acheva l'après-midi.

La joyeuse sarabande — et moi, je pensais à Fernande — poussait ses trilles de rossignol, puis les drilles s'envolèrent comme un vol d'étourneaux.

Je fus extrait de ma rêverie par la sonnerie assassine du radio-réveil, m'indiquant l'heure d'aller trimer... pour payer mon obole à la société.

II

Dérives sous camisole

Le jour avait baissé le rideau de sa vitrine sur le crépuscule.

Après des heures en direction de ma destinée, je sentis la lassitude envahir mon acuité visuelle.

Mes orbites clignotaient de picotements, et mes membres inférieurs me démangeaient sous la plante des pieds.

À la lueur de mes falots, j'apercevais des bestiaux sans queue ni tête traverser devant moi. Hallucinations.

Un besoin de repos s'imposa, pour recouvrer vigueur et clarté d'esprit.

Je m'engageai sur une voie vicinale, tortueuse, creusée d'ornières. Par inadvertance, ou par un appel sourd.

Je stoppai net mon engin près d'une terre délimitée par une grille austère, éclairée par une lune radieuse.

Des lucioles, en farandole improvisée, formaient des couronnes dorées autour des feux follets virevoltants au-dessus du champ.

Des macchabées d'ancestrales batailles ou carcasses d'animaux devaient reposer là, enfouis sous la surface.

Ce lieu semblait être un havre de paix — le refuge ultime des âmes errantes, des guerriers naufragés de la vie.

Une dernière danse, un bal féerique, pour ces héros de l'ombre.

Un instant dans la lune, la tête dans les étoiles, c'est sur ce spectacle que je m'endormis...

Comme un bébé après la tétée.

Je roupillais comme un bienheureux...

Quand soudain :

Une lumière aveuglante.

Une piqûre, dans la partie charnue de mon anatomie.

Mon cœur, affolé, résonnait dans mes oreilles comme un tambour de guerre.

Réveil brutal.

Un infirmier sadique venait de m'inoculer ma dose d'antipsychotique et d'anesthésiant, annihilant mes pulsions névrotiques.

Quelques minutes plus tard, je n'étais plus qu'un légume.

Les yeux rivés au plafond d'une geôle aux murs calfeutrés et insonorisés.

Tel était mon univers blanc.

Avide de liberté, je m'éteignais dans ce grand vide (ordure).

À défaut du vertige... j'ai la tige verte — de peur.

C'est le prix à payer pour mon *delirium très mince* : *mais pour les infirmiers,*

très épais...

Prostré sur mon lit, mes états d'âme m'entravent comme une double camisole.

Je me débats en vain dans mes errances existentielles et désordres métaphysiques.

En sueur, le doute envahit mon esprit interactif.

Entre rêve et réalité, la frontière est fine comme la lame d'un scalpel... que je volerai un de ces jours à mes geôliers en blouses blanches.

Je vis mes hallucinations, mes délires, mes amours platoniques, mes phobies, l'agitation et l'angoisses à travers les toxines neuroleptiques où se mélangent passé et présent, rêve et réalité.

Sans doute avais-je trop fumé d'herbe d'eucalyptus — faute de mieux — durant ma jeunesse dépravée, mais conseillée, paraît-il, pour mes fonctions respiratoires déficientes !

Ou bien étais-je en overdose d'E-P-O (Eau, Pastis, Olive) ?

Ou encore, avais-je trop bu de tisane au coquelicot pour apaiser ma toux ?

J'errais, dévêtu, planant dans le labyrinthe de mes fantasmes, naviguant entre les eaux du bien et du mal à vue, sans sex...tant (bien que mal).

Ironie du sort : je me posais des tonnes de questions subsidiaires, telles que :

— Les animaux croient-ils en un dieu ?

— Quelle est la différence entre la Bible, le Coran et les Fables de La Fontaine ?

Sans équivoque : les Fables sont plus marrantes.

Faut-il croire en la réincarnation ?

Si tel était le cas, j'aimerais être une poêle à frire :

le ventre toujours plein, le cul bien au chaud, et la queue constamment dans la main de la maîtresse de maison...

Nourri à la Dop...a...mine (de crayon couleur), m'apportant l'oubli, je m'abandonnais à la blancheur d'un silence astral.

En pleine confusion des sens, j'avais l'illusion d'un état végétatif, qui me montrait d'abord les choses telles que je voulais les voir, puis telles qu'elles ne sont pas, puis, enfin, telles qu'elles sont vraiment...

Et il n'y a rien de pire.

Oscillant ainsi, en plein désarroi (des cons).

Le jour, à l'affût, j'attendais ma dose avec l'impatience d'un toxico, juste pour m'évader dans mes péripéties illusoires et psychotiques.

Privés de liberté sous prétextes fallacieux de tyrans bien-pensants, des êtres inoffensifs, atteints de douce folie, se retrouvent enfermés, tandis que des névrosés en liberté devraient être déconnectés et mis hors d'état de nuire.

C'est une injustice.

« Et moi, et moi, et moi... le mal-pensant ?

Je mets les mains sur mes fesses et je fais l'avion ? »

En même temps... cela me rassure.

Je pense donc je suis (merci René Descartes).

Je panse mes blessures du passé en les parodiant : je ponce donc j'essuie... la pomme d'Adam, avant de la croquer.

Je projetais mon évasion.

Un hypothétique road-trip-apocalyptique, à la desperado désespéré, cherchant le bateau ivre d'Arthur R. dans les méandres glauques d'un avenir improbable, jonché de cadavres vidés de leur substance au goût tourbé de malt...de vingt ans d'âge.

Mais dans quel état gère... (poussièreuse) !

Je ne résonnais plus qu'au travers de mes neurones assassinés par l'absinthe, sainte boisson des poètes maudits avec qui j'aurais bien voulu trinquer à la postérité.

Qu'à cela ne tienne ! (Étienne...)

Trinquons à la folie, ami !

Ma dérision s'opposait sans résistance à ma sagesse.

L'amalgame des deux cimentait la base de mon exutoire, garant de ma plénitude immorale et abstraite.

Étais-je en pleine vision cauchemardesque ou dans une divagation fantasmagorique ?

Allais-je m'éveiller, allongé près d'une superbe créature, à l'ombre d'un palmier sur une île déserte,

aux plages de sable cristallin baignées d'une mer turquoise, afin de jouir d'une plénitude ontologique à laquelle j'osais espérer ?

Rien n'était moins sûr.

Tout en me débattant contre ma condition, j'appréhendais d'être à jamais enfermé dans un carcan de préjugés maléfiques.

En vain, en ultime recours, je lançais des S.O.S salutaires à Bouddha, ou à d'autres dieux invraisemblables, dans l'espoir d'extirper mon côté obscur et me conduire vers la lumière... afin de recouvrer une paix intérieure.

Mais inexorablement, mon instinct primaire et impur entraînait ma quête obsessionnelle à fouler des chemins hasardeux.

Je songeais obstinément à l'Éden, mon Graal — c'est-à-dire : rechercher l'impossible.

Me voilà donc reparti à la découverte d'un horizon lointain.

J'enclenchais mes réacteurs et je disparus là où l'on ne m'attendait plus, en lançant un bras d'honneur, l'index pointé en direction de l'Olympe... en signe de salut. (Poilu.)

C'est alors que mon félidé, tirillé par la faim, me sauta sur le ventre.

Le réveil fut brutal.

La fringale de l'animal m'extirpa de cet affreux cauchemar.

Saint-Étienne

Lorsque je sors de la gare de Chateaucieux je sens un air qui m'est familier.

Ses habitants ont cette pudeur des gens du peuple, de ceux qui en ont trop vu pour s'épancher, mais qui donnent sans compter. La gentillesse en font des personnes attachantes. Même s'ils ne sont pas riches ils ont tout ce qu'il faut : de la chaleur, de la dignité, de la constance.

Les matchs dominicaux sont des instants sacrés. Le club fait briller le nom de la ville, autant que *Manufrance* le fit autrefois avec ses vélos, ses armes de chasse et ses machines à écrire.

Le stade Geoffroy Guichard où évolue le club de foot est le cœur battant de la ville ouvrière, son théâtre, son orgueil, son refuge.

Longtemps berceau de la mine, les terrils, ici appelés également « *crassiers* », comme les chevalements rouillés plantés çà et là dans le paysage, sont restés les totems silencieux de ce monde englouti. Ils racontent à qui veut entendre l'histoire souterraine de toute une région. Un passé de labeur, de luttes et de fraternité.

Les soirs de match l'ambiance autour de l'enceinte vous prends aux tripes et vous plonge dans une atmosphère qui transporte dans un autre monde. En arrivant près du stade vous sentez l'effervescence, l'impatience. Dans ce stade, partout, vous voyez tout en vert, jusque dans les toilettes. On respire le poids de l'histoire du club, mêlé aux clameurs des supporters, du chant des Verts qui vous gifle comme un vent d'hiver.

En montant les escaliers des tribunes, on goûte à la ferveur populaire, cette tension électrique qui saisit la foule intergénérationnelle avant même le coup d'envoi. Et quand l'équipe locale marque, le stade explose dans un fracas tellurique, un rugissement de joie presque violent — de quoi faire trembler les adversaires, jusque dans leurs crampons.

Fier d'être né chez ses gens là, d'avoir vécu ma petite enfance parmi eux, durant une décennie, dans le quartier de Montreynaud — à proximité du stade. Ma vie s'est fait ailleurs, loin de mes racines, mais dans l'esprit j'y habite toujours.

Et, lorsque le besoin se fait sentir, j'y retourne l'espace d'un match ou d'une visite — peut être pour réveiller des souvenirs, des sensations. J'ai ce besoin de sentir l'essence de cette ville et de ce lien intime que l'on peut avoir avec sa ville de naissance : surtout quand elle porte à la fois les cicatrices du passé industrielle et l'énergie d'un peuple soudé. Dans le quartier où j'ai grandi, même si il a beaucoup changé, je ne me sens pas comme un étranger. C'est un lieu où chaque coin de rue résonne encore des échos des matchs et des histoires du passé.

Il y a une forme de résilience dans ses habitants, tout comme les supporters transgénérationnels, portent en eux la mémoire de ce qui a été dur, mais en même temps, une force tranquille qui ne cherche pas à se montrer, mais à persister. C'est peut-être ça qui fait que Saint-Étienne, dans mon regard, reste si attachante, non ?

"J'ai écrit cette histoire après avoir vue cet ânon gambader dans un champ. J'ai voulu faire ressortir de ce conte la tendresse et le symbolisme. Le petit Noah, cet âne orphelin, fait face à la solitude mais trouve une nouvelle compagne en la petite fille. J'ai voulu transcrire l'innocence et la simplicité de la vie rurale dans mon récit, où le lien humain-animal se tisse à travers des gestes de soin et de tendresse. "

Un ânon nommer Noah

Noah est né une nuit claire, la lune souriait aux étoiles. Sa maman fit le travail pour que ce petit être naisse.

Malheureusement des complications surviennent et la maman perdit la vie sans que le paysan et le vétérinaire puisse y faire quoi que ce soit.

Orphelin de sa maman il ne lui restait que son géniteur pour le guider dans ses premiers pas.

Les premiers jours le paysan le nourrit au biberon comme on nourri les enfants.

Son père lui donnait guère d'attention, attaché à des tâches de la ferme.

Les premiers pas furent difficiles, mais le jeune Noah pris petit à petit ses marques.

Lorsqu'il fut plus fort sur ses pattes il s'aventura dans le pré aux premières heures du printemps où déjà le jaunes détonne sur le vert.

Ils gambadait du matin au soir, courait après les papillons et ma foi, il oubliait sa maman.

Puis un jour la petite fille du paysan est venu pour les vacances.

Ils furent pris d'un attrait commun. La petite fille lui donnait son biberon quotidien et devinrent inséparables. Toute la journée il jouait ensemble.

Les jours passaient et la petite fille, dont le nom était Éloïse, et Noah se retrouvaient toujours plus proches. Elle venait à lui chaque matin, un sourire éclatant sur le visage, portant dans ses bras un petit biberon de lait frais qu'elle avait préparé elle-même.

Noah, toujours aussi curieux, attendait avec impatience ce moment, ses oreilles dressées, sa tête inclinée comme s'il comprenait qu'elle était la seule à le nourrir de cette manière.

Elle lui parlait de tout et de rien, lui racontant des histoires de la ville, des aventures qu'elle vivait à l'école, et des rêves qu'elle avait pour l'avenir. Noah l'écoutait attentivement, ses yeux grands ouverts, bien qu'il ne puisse comprendre le sens exact de ses mots.

Mais le ton de sa voix, doux et rassurant, le faisait se sentir bien. Il s'était attaché à elle, plus que tout autre être humain. Le paysan, bien qu'il fût un homme bon et affectueux, n'avait jamais su offrir à Noah la compagnie qu'Éloïse lui apportait.

L'après-midi, ils s'échappaient dans le grand champ où les fleurs sauvages poussaient en abondance. Éloïse s'allongeait sur l'herbe et regardait le ciel bleu, tandis que Noah gambadait autour d'elle, poussant des petits bruits joyeux, comme si tout le bonheur du monde était contenu dans ce moment.

Parfois, elle fabriquait une couronne de fleurs qu'elle passait autour de l'encolure de Noah en riant aux éclats. Trotinant avec fierté à travers les champs, tout en suivant les courbes du vent, l'ânon était heureux de cette attention inattendue, mais plein de tendresse et d'amour.

Un jour, alors qu'ils se promenaient près du ruisseau qui serpentait à travers la vallée, un événement inattendu se produisit. Un groupe de jeunes chevreaux curieux s'approcha du duo, attirés par les rires d'Éloïse. Noah, habituellement timide face aux autres animaux, se tendit, sur ses gardes. Mais avant qu'il ne puisse réagir, Éloïse tendit la main vers lui et murmura d'une voix calme :

— *"Ne t'inquiète pas, Noah. Ils sont comme nous. Ils veulent juste jouer."*

Étonnamment, les chevreaux ne l'effrayèrent pas. Noah les observa avec intérêt. Puis, un petit chevreau, tout noir avec une petite tache blanche sur le front, s'approcha de lui, et au grand étonnement de tous, les deux animaux se mirent à jouer ensemble. Ils se poursuivaient, se roulaient dans l'herbe, riant presque dans leurs gestes.

Éloïse les regarda, émue par la scène.

— *"Tu vois, Noah ? Tu n'es pas seul dans ce monde. Il y a toujours des amis qui t'attendent, prêts à partager tes jeux et tes moments de bonheur."*

Le soir, au coucher du soleil, Noah se reposa près d'Éloïse sous un arbre, écoutant le bruit apaisant du vent dans les feuilles. Il avait trouvé sa place dans ce monde.

Le paysan, observant la scène depuis la fenêtre de la maison, souriait à son tour. Même s'il n'avait pas compris tout à fait ce qui unissait ces deux âmes, il savait que ce lien profond entre l'enfant et l'âne serait le fil invisible qui rendrait chacun d'eux plus fort.

Mais les vacances d'Éloïse touchaient à leur fin. Le vent de la rentrée soufflait déjà. Elle repartirait bientôt en ville, laissant derrière elle le monde paisible de la ferme. Noah, bien que profondément attaché à elle, savait qu'il ne pourrait jamais la retenir.

C'était le cycle de la vie. Les saisons venaient et repartaient. Mais il savait, dans son cœur d'âne, que cet été avait changé sa vie à jamais. Peut-être que l'hiver serait froid et long, mais au printemps suivant, le soleil brillerait de

nouveau, et avec lui reviendrait Éloïse, et le jeu reprendrait là où il s'était arrêté.

"Quand la parole est muette par pudeur, il ne reste que l'écrit pour exprimer ses sentiments.

C'est la confiance profondément humaine d'un homme derrière un père, et un père derrière l'homme.

C'est rare d'oser écrire cette vérité-là, habituellement disert sur mes sentiments.

L'âge sans doute..."

Lettre d'un père à son fils

Lorsque tu es né, je n'avais pas trente ans.

J'étais le plus heureux des hommes.

Et dans le même instant, le plus inquiet.

Je ne savais pas comment on devient père.

Je n'ai pas connu le mien.

Je n'avais ni modèle, ni repère.

Il y a eu des nuits blanches.

Des maladresses.

Des mots trop durs parfois.

Des silences que je regrette.

Alors j'ai appris avec toi.

Dans les erreurs.

Dans les doutes.

Je ne suis pas devenu un homme parfait.

Je suis devenu ton père.

Et ça m'a obligé de grandir, à tenir debout.

J'ai souvent eu peur de ne pas être à la hauteur.

Peur que l'absence que j'ai connue laisse une trace malgré moi.

Alors je me suis accroché à une seule promesse :

rester.

Je suis resté.

Aujourd'hui, je te regarde.

L'homme que tu es devenu.

Ta force.

Ta droiture.

Ton cœur.

Je suis fier de toi.

Fier, profondément.

Si j'ai réussi quelque chose dans ma vie,
ce n'est pas d'avoir été sans faille.

C'est de t'avoir vu grandir
sans jamais te laisser seul.

C'est de t'accompagner lorsque tu en avais besoin,
d'être toujours là pour toi.

Un jour, pourtant, je partirai.
Parce que c'est l'ordre des choses.
Parce qu'un parcours sur terre a une fin.

Mais ce jour-là,
je voudrais que tu saches une chose :

Je ne serai jamais une absence.

Je serai dans ta façon de tenir debout.

Dans ton regard.

Dans ton courage.

Et si mon histoire s'arrête,
la tienne continue.

Et ça...

ça me suffit.

J'aurai rempli ma vie d'homme et de père.

Un papillon sur la main

En ce jour de printemps je me prélassais sur ma terrasse dans ma chaise longue. J'abandonnais mon corps à la douce chaleur presque estivale. Caressé par les rayons du soleil je me suis assoupi un instant. Lorsque je repris mes esprits je constate qu'un papillon c'est posé sur le dos sur ma main.

Même si je sais que la réincarnation est une croyance, sans être démontrée, j'ai lu de nombreux récits de phénomènes inexplicables qui suggèrent que les morts peuvent nous voir et rester connectés à notre monde d'une certaine manière. Mon sentiment : je ne crois pas en une vie après la mort, mais en un ailleurs serein.

Néanmoins je me pose des questions comment interpréter cela. Pourquoi cet insecte ma choisi pour se poser et resté sans crainte sur le dos de ma main de longues minutes avant de reprendre sa route.

Mais il n'est pas parti très loin. Le visiteur est entrée dans l'appartement par la baie vitrée grande ouverte. Il a virevolté dans les pièces. Baguera, le chat, a voulu jouer avec lui, sans succès. Le papillon est ressorti, a tournoyé autour de moi puis a disparu vers un ailleurs.

Paradoxalement et malgré mes doutes, je ne peux m'empêcher de croire à un signe – qu'une personne partie, adorant les papillons venait me rendre visite.

Ce fut un moment de douceur, sans chercher à trop l'expliquer. Peut être que ce lépidoptère était juste là pour me rappeler un lien, une présence intérieure, sans avoir besoin d'aller plus loin – juste une petite vibration du passé qui passe dans le présent.

Je suis conscient que les papillons sont attirés par la chaleur du corps, le sel présent sur la peau et l'immobilité.

Ce jour là j'étais détendu, impassible au soleil – en quelque sorte une "surface idéale" pour ce papillon.

Le fait qu'il reste longtemps montre surtout...que j'étais ce jour paisible. Et ça, c'est déjà quelque chose de précieux.

“Ce moment m'a reconnecté à quelqu'un qui compte pour moi.”

Le vieil homme et ses chiens

Hier, en promenade, je vis assis un vieil homme sur les marches du seuil de sa demeure, dont la treille de lierre grimpant avait envahi la façade, frémissante sous la brise qui s'était soudainement levée.

À son physique, le vieil homme semblait avoir beaucoup vécu, et peut-être souffert au cours de son existence. Deux chiens, à ses côtés, l'accompagnaient. L'un, aux larges oreilles tombantes — un cocker sans doute. L'autre, à la stature plus imposante, sans que je puisse en définir la race — un bâtard, comme on dit communément, même si je n'aime guère cette appellation, trop souvent tournée en dérision durant mes années d'école.

Les canidés, tout comme leur maître, semblaient porter une forme de tristesse, comme s'ils supportaient à eux seuls toute la misère du monde.

Le vieil homme tenait dans ses mains tremblantes une lettre qu'il venait de fermer. Il semblait plongé dans un rêve.

Que contenait cette lettre pour que ses yeux soient emplis de larmes ?

Son regard croisa le mien. Je lui fis un signe de la main en guise de salut. Il esquissa un léger mouvement de tête pour me répondre.

Il semblait ailleurs, dans un monde auquel je ne pouvais accéder, retenu sans doute par ma propre part de souffrance déjà donnée.

Tout au long de mon chemin, je ne pus chasser de mon esprit l'image de cet homme et la tristesse de son regard.

Je me dis que j'aurais dû m'approcher, lui adresser quelques mots, lui offrir un peu de réconfort. Mais ma pudeur freina mon élan. Cet homme avait éveillé en moi une compassion dont je ne comprenais pas l'origine.

Je me suis éloigné, la tête emplie de pensées.

Les semaines passèrent. Un jour, je retournai dans cette clairière, au fond de cette forêt, loin du tumulte de la ville. Un panneau, planté devant la bâtisse, indiquait : *vendue...*

Je voulus en savoir davantage sur ce qu'était devenu cet homme, mais il n'y avait aucun voisin aux alentours. Le lieu semblait abandonné au silence.

Alors je me suis demandé ce qu'étaient devenus le vieil homme et ses chiens.

Et peu à peu, ce ne fut plus lui que je cherchais... mais ce moment où je n'avais pas su m'arrêter, car certaines réponses ne sont pas faites pour être trouvées, seulement pour hanter ceux qui poursuivent leur chemin.

Un homme contre lui-même

Il médite, écrit, dessine, joue de la musique, photographie.
Comme si chaque geste pouvait retenir quelque chose du monde avant sa disparition.

Il cherche depuis toujours — dans les livres, les visages, les silences, les paysages traversés — sans jamais parvenir à se saisir complètement lui-même.

Longtemps, il a cru aux certitudes simples. À la solidité des jours. À l'idée qu'un homme pouvait avancer droit devant lui à condition d'être honnête avec les autres et avec lui-même. Puis la vie a lentement fissuré cette construction intérieure.

L'adversité d'abord.

La maladie ensuite, cette présence obscure qui transforme le corps en territoire étranger.

Et puis la mort d'un être cher, venue déposer en lui une absence impossible à combler. Depuis, certaines convictions vacillent encore comme des lumières fragiles au milieu du brouillard.

Il demeure pourtant un homme simple.

Ou du moins il essaie de le rester.

Un homme fait de contradictions : capable de douceur mais traversé de colère, avide de solitude tout en souffrant parfois d'être seul, lucide sur le monde mais encore surpris d'y espérer quelque chose.

Il observe désormais son existence avec une forme de calme désabusé. Non pas une résignation, plutôt une manière d'accepter ce qui échappe. Le temps a cessé d'être une promesse ; il est devenu une matière que l'on traverse avec précaution.

Alors il continue de marcher.

Sans triomphe particulier.

Sans réponse définitive.

Simplement avec cette fidélité discrète à lui-même qui consiste à avancer encore, malgré les doutes, malgré les pertes, malgré l'ombre qui peu à peu se rapproche au bout du chemin.

Contemplation

À l'instant du crépuscule, les montagnes s'effacent dans l'obscurité du soir. Le petit village s'éteint puis s'endort. Des rêves vont naître et prendre possession du sommeil des villageois. Tout se noie dans les ténèbres d'une nuit noire, presque irréelle.

Le silence s'installe, malgré le tintement sporadique des clochettes des caprins dans l'enclos de pierres sèches attendant à la ferme, proche de ma demeure .

Quelques grillons jouent une dernière ballade, l'aboiement d'un chien résonne au loin, puis vient un silence palpable, comme si la nuit jetait un voile, emprisonnant tous les êtres dans une bulle invisible, sombre et impénétrable.

Moi, j'ai l'endormissement tenace. Alors je joue les noctambules ; j'écoute le silence et contemple le ciel sans lune, sans étoiles. L'obscurité totale dans toute la splendeur de son immensité.

Je reste des heures à attendre je ne sais quoi. Je me balance dans mon fauteuil, le regard figé sur le néant. Je jette sur mes épaules une couverture pour me protéger de la fraîcheur nocturne.

J'ai dû enfin m'assoupir, sans doute sous l'effet de la chaleur de mon plaid, car les premières lueurs de l'aube colorant l'horizon m'ont devancé.

En corrélation, le village, la nature et les êtres vivants s'éveillent au rythme des occupations de chacun.

C'est à ce moment précis que je rentre de ma nuit blanche. Je glisse une bûche dans la cheminée sur des braises encore ardentes afin de chauffer l'atmosphère de la pièce à vivre. Je franchis la chambre à coucher où m'attend un lit froid. C'est à mon tour de rêver.